

CLAUDE ROY

**LA FLEUR
DU TEMPS**

1983-1987

nrf

GALLIMARD



*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage trente exemplaires
sur vélin pur fil Lafuma-Navarre numérotés de 1 à 30*

La fleur du temps se fane avec le temps.

BHARTRHARI

Hiver 1983

La brume d'hiver n'est amicale qu'à la campagne, brume garantie 100 % pure humidité sans pollution. Depuis que je n'ai qu'un seul poumon, il savoure l'humidité de l'air pur comme un dégustateur d'eaux de source. Tout promet ce matin que vers dix-onze heures le soleil l'aura emporté, un beau soleil froid et net dans lequel la buée de nos haleines s'élèvera gaiement. Les petits oiseaux qui espèrent de nous un peu de provende sont là dès le matin, rouge-gorge, troglodyte nain. Jacques Delamain savait repérer les nids vides du troglodyte d'hiver. Au printemps, ce minuscule oiseau multiplie les faux nids qui servent aux mâles de dortoirs, et dissimulent le seul nid authentique, où la femelle couve. De la fenêtre de mon grenier-bureau, j'observe l'accenteur mouchet, qui se faufile dans les terres comme un mulot, et cherche à se faire passer pour un moineau.

Dans le champ voisin, chez Maurice Duclos, les corneilles et les freux travaillent (à déterrer les graines des semailles d'hiver, je le crains).

L'univers des oiseaux est comme celui de la musique. « *La musique ne signifie rien* », répétait Stravinsky. Bien entendu, c'est faux. Mais ni les oiseaux ni Schubert ne nous jettent un

sens à la figure, avec la grossièreté d'un professeur de sémiologie à l'université d'Uppsala. Leur sens, il faut le chercher patiemment, comme par exemple dans la forme des becs. Fouisseurs, gobeurs, avaleurs, tueurs, casseurs, croqueurs, fouilleurs, les becs racontent la vie des oiseaux dans leur élément. Quant au chant des oiseaux, c'est en effet comme la musique : il a un *sens*, mais même si on comprend qu'on ne le comprend pas, il est aussi (d'abord) plaisir. (Je ne souris pas quand je lis dans le livre d'un ornithologue suisse des environs de 1860, Rambert, que si l'alouette mâle monte si haut pour vocaliser sans relâche, c'est « *pour exprimer son bonheur* ». Ça doit être vrai aussi...)

LE TROUBLE
ET LE CLAIR

Paris, 3 janvier 1983

Dans l'extrême désordre d'être que j'ai traversé, et dont je ne suis probablement pas encore sorti, une grâce au moins m'a été donnée : de pouvoir malgré tout garder ma tête et conserver une certaine vigilance. Le trouble où j'étais (où je suis encore) s'accompagnait d'une sorte de clarté. Comme si, malgré la douleur, et les agacements du délabrement de mon corps, je laissais reposer et se déposer tout ce qui flottait en moi d'importunités sans importance – une eau troublée qui se clarifie. On se met à regarder les petites choses, les irritations d'*avant*, les envies bêtes, les vanités puérides, avec une merveilleuse indifférence. Comme quand on a roulé longtemps en voiture, par temps orageux ; par dizaines les insectes sont venus s'écraser sur le pare-brise – et soudain, la pluie claire, les essuie-glaces qui marchent, et la vitre redevient transparente.

Je ne prononcerais pas la *Prière sur le bon usage des maladies* de Pascal, quand il demande à Dieu : « *Rendez-moi incapable de jouir du monde.* » Mais je ne souhaite que de demeurer incapable de prendre au sérieux ce qui ne compte pas, de me tourmenter de ce qui est vain, de vouloir jouir de ce qui ne donne en réalité aucun plaisir.

Cette sorte de gaieté qu'on ressent à ne plus avoir en tête que ceux qu'on aime vraiment, que ce qu'on aime vraiment.

Guéri (j'en prends, dirait-on, le chemin), il faudra prendre garde à ne pas redevenir idiot.

Aide-toi : ça pourra aider le Ciel.

L'impression, parfois, qu'au retour de la salle d'opération, les infirmiers se sont trompés, et m'ont déposé dans le corps d'un autre, qu'on venait d'apporter à l'atelier pour le faire rechaper, comme on rechape un vieux pneu.

LA BIEN-VEILLANCE?

Paris, 7 janvier 1983

Une de mes contradictions fondamentales (une de mes *contrariétés*, comme dit Pascal) c'est d'avoir un vif désir de clairvoyance et de lucidité, le besoin très fort de ne jamais me mentir à moi-même et de ne mentir aux autres que le strict nécessaire,

et d'entretenir en moi à l'égard de mes semblables un voile d'illusion bienveillante – cette bienveillance dont on se demande si elle est une *veillance* si bien que ça! Mon premier mouvement est de faire confiance à autrui, de trouver mon semblable plutôt un frère, de croire ce qu'on me dit, d'accorder sans hésiter ma confiance.

Bien entendu, je me réveille parfois floué, rossé, volé – déçu. Je découvre qu'un presque ami était un vrai ennemi,

que celui que j'avais pris pour un brave homme était un fourbe, et le gentil lunaire un intrigant malin. Étais-je un imbécile heureux, de ce beau bois niais dont sont faits les dupes? Pas tout à fait pourtant. Si je maintiens délibérément le pressentiment que j'ai de la malfaisance d'un être dans le clair-obscur, dans l'entre chien et loup de la lucidité en veilleuse, c'est que mon optimisme pessimiste n'est pas tant une méconnaissance qu'un *pari* : je fais le pari de dénouer le nœud de vipères dissimulé en face de moi, de désarmer la tension hostile que je flaire, de conquérir l'ennemi qui attend de griffer. Pendant que je souris (bêtement?) à celui qui attend de me blesser, je jouis de deux avantages *a*) je suis de bonne humeur, puisque j'ai décidé de l'être *b*) une fois sur trois ou deux, je gagne mon pari. On me prend pour un bon sot, tout à fait dépourvu de la plus élémentaire psychologie, sans aucune « connaissance des hommes ». Ce n'est pas tout à fait vrai. Dans l'application de la règle « Rendre le bien pour le mal », donner le bien avant que le mal n'ait eu l'occasion de se manifester c'est parfois prendre le mal au piège de la *bienveillance*.

Je ne connais pas de plus grand plaisir que de parvenir à apprivoiser une bête hostile, amener à ronronner et faire amitié un chat rétracté, menaçant, hérissé, amener à douceur un chien qui peut être d'autant plus féroce qu'il est davantage terrorisé.

Jouer le *bien* gagnant, c'est une émotion de joueur bien plus amusante que celle que peut donner le pari de Pascal.

REPENTIR

Paris, 8 janvier 1983

Il faut nuancer et corriger ce que j'écrivais hier : on ne *joue* pas, automatiquement, le bien gagnant. La machine à sentir-et-préjuger autrui fonctionne aussi, qui se trompe par-

fois mais avertit souvent d'appliquer l'axiome que Mérimée avait gravé à l'intérieur de sa bague : « *Souviens-toi de te méfier.* » Axiome qu'il faut compléter par : « *Souviens-toi de te méfier de ta méfiance.* »

CIEL
FROID

Le Haut-Bout, 8 janvier 1983

En allant avant dîner chercher des œufs chez Ferdinand, le beau ciel glacial m'éblouit de sa nuit fourmillant d'étoiles. Mes deux maîtres ès astres m'ont bien mal formé, malgré leurs soins. L'oncle Samuel me faisait compter les étoiles des Pléiades. J'aurais dû en trouver six et savoir que la septième est invisible à l'œil nu, mais je n'en trouvais que quatre ou cinq. À l'observatoire du Pic du Midi, le doux et sage Bernard Lyot, mon ami astronome, me réveillait pendant ses veilles pour observer un passage « intéressant ». Je reconnais encore la Grande Ourse. (Deux peuples, deux visions du ciel : les Romains y déchiffraient un char, de triomphe sans doute, les Arabes un cercueil suivi de ses pleureuses. Deux lectures, deux imaginaires...) Je reconnais encore la Polaire, le Lion, mais où diable a pu passer la Chevelure de Bérénice? Je ne la retrouve jamais plus. Je me rattrape avec l'œil injecté de sang d'Aldebaran, et avec Sirius, qui brille comme un char de glace.

Ce dont nous prive (entre autres) la vie urbaine moderne, si dépourvue d'urbanité, c'est du ciel, de la mort et du voisinage. Les grandes cités escamotent la mort, cloisonnent les habitants et cachent le ciel au-delà d'un couvercle de nuages pollués. Quand on retrouve la campagne, on retrouve l'échelle des choses : le ciel, avec *le silence éternel des espaces infinis* et notre dimension de *ciron*, la mort sans apprêt au village, et les voisins, pour supporter un peu mieux l'infini du cosmos et la finitude.

En revenant de la ferme, je croise ma chatte qui chasse, indifférente au gel. Elle rit de mes pensées « profondes » et me dit que la nuit est faite pour rôder, pas pour métaphysiquer.

À propos de ciel nocturne, qui est-ce qui a raison? Pascal, avec son « *silence éternel* ». Ou Rimbaud : « *Mon auberge était à la Grande Ourse. Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.* » Tous les deux, dirais-je. L'hiver est silencieux. Mais au printemps les étoiles ronronnent doux.

MORALE SEXUELLE

Le Haut-Bout, 8 janvier 1983

Une des corneilles du voisinage semble moins farouche que les autres, mais c'est de Loleh qu'elle s'avance le plus près – à bonne distance cependant. Je prétends que c'est un mâle qui a de la tendresse pour elle. Mais je sais bien que l'ethnologie et l'ornithologie sont d'accord en ceci, que parler d'une « morale sexuelle » est une calembredaine. Comme les peuples, les oiseaux ont une variété impressionnante de statuts matrimoniaux, sans compter les entorses qu'ils y font. Les corneilles sont monogames à vie, tandis que mon ari le troglodyte, ce charmant nain, est délibérément polygame.

AVOIR RAISON

Le Haut-Bout, 9 janvier 1983

J'ai peur de m'être laissé entraîner hier soir dans une de ces discussions passionnées où l'on oublie l'objet de la discussion. Il ne s'agit plus de tirer au clair des idées (ou des faits) mais de se tirer au mieux d'un duel affectif. (Je m'en tire d'ailleurs mal, parce qu'au dernier moment j'ai peur de

faire du mal à l'interlocuteur, et je romps.) Il faudrait se redire chaque fois qu'on ne discute pas pour avoir raison, mais pour devenir raison. Pas pour avoir l'avantage mais pour savoir davantage. Dans Platon, la phrase si belle que Socrate dit à Philèbe : « *Ne nous entêtons pas à savoir qui de nous deux a raison, mais rallions-nous tous deux au point de vue qui nous apparaîtra comme le plus juste.* »

BRINS ET GRAINS

Le Haut-Bout, 10 janvier 1983

La gelée blanche du matin. À Saint-Denis-d'Anjou on l'appelle *la frime*. D'où les mots d'argot : faire de la frime, frimer, frimant. C'est injuste : la gelée blanche ne prétend pas, ne « la ramène pas ». Elle est nette, modeste et fine.

Le grand pommier qui jouxte le champ de Maurice Duclos ressemble à un marchand de ballons pour les enfants, avec les boules de gui pullulant qui s'envolent de chaque branche. Ce sont mes amies les grives qui propagent cette moisson inutile. Elles dévorent la plupart des baies de gui et rejettent avec leurs excréments les grains. Ils se collent à l'écorce et y éclosent. Une boule de plus!

Beauté d'un instant, que le soleil levé va effacer : une feuille d'un rouge d'érable, demeurée sur le hallier, et cernée de givre. Quand je repasse sur le sentier, la feuille est tombée, le givre dissipé.

Cette nuit, vers deux heures, superbe solo de la reine des nuits d'hiver. Sous le nom de chat-huant, son chant lugubre glace le sang, invite les revenants à rôder autour des maisons, annonce malheur et deuil. Sous son nom de hulotte, sa musique de verre de lampe dans lequel on souffle (un souffle un peu

tremblé) est amicale. Les paysans crucifiaient les chats-huants pour les remercier de manger les rongeurs qui mangent leurs récoltes, campagnols, mulots, musaraignes et souris.

DROITS DE L'HOMME

Paris, 11 janvier 1983

Il paraît que le gouvernement du Guatemala est redevenu *convenable* : les États-Unis lui renouvellent l'aide qu'ils avaient suspendue en 1977 pour sanctionner la mauvaise conduite des militaires.

La nuit du vendredi au samedi matin, à Chichicastenango, sur les routes qui descendent de la montagne, des animaux de bât chargés de ballots trois fois gros comme eux marchent pieds nus, en files de fourmis. Leurs colonnes patientes me faisaient penser à un roman de science-fiction de Jacques Spitz, *L'Homme élastique*, où un savant avait trouvé le moyen d'agrandir et de rapetisser à volonté les individus. Le chancelier Hitler décrétait aussitôt que les Allemands aryens seraient désormais hauts de 2,50 m, mais que la taille limite des Juifs serait de 1,50 m. Les bons bourgeois bien nourris de Guatemala City ont en moyenne 1,75 m. Les Indiens Quiché qui descendent à petits pas rapides de la montagne pour aller au marché de Chichicastenango ne dépassent pas 1,60 m. Le fardeau cubique, bien ficelé, s'arc-boute sur leur dos, amarré au front par une bande de toile. Ils marchent dans la nuit et l'aube, muets et – comme disent les Blancs des peuples qu'ils ne voient pas sourire – *impassibles*.

Je veux bien que la taille ne fasse rien au génie, ou au talent, ou au bonheur. Mais entre Lexington et Concord, dans le Massachusetts, nous étions étonnés, dans toutes ces tavernes où avait dormi George Washington, dans les maisons de bois où avaient vécu Hawthorne ou Emerson, dans ces fermes où les grand-mères avaient connu Thoreau, de nous

cogner le front à chaque porte, nous qui ne sommes pas des géants. C'est que, depuis 1789, les Américains ont grandi en moyenne de 20 cm et que les grands hommes du XVIII^e et du XIX^e siècle étaient petits.

Au Guatemala, en principe, tous les hommes sont égaux. Mais les Quichés sont des nains, les *ladinos* plus grands.

LE DROIT EST-IL
SIMPLEMENT UNE
HYPOCRISIE?

Paris, 11 janvier 1983

Au Comité de Lecture de Gallimard, hier, Jacques Réda rend compte d'un essai de « science politique ». L'auteur, dit-il, met en question la notion même de droit. Il tient pour nul le faux concept « d'État de droit ». Il ne voit dans le code et la loi qu'une forme hypocrite d'oppression.

Ainsi pense, dans un pays d'« État de droit », un homme dont on nous dit qu'il est couvert de parchemins, docteur en droit, agrégé de droit civil, diplômé de nombreux Instituts de divers droits et de plusieurs écoles de sciences politiques.

Qui nierait que le droit soit souvent dévié, faussé et tourné au profit des puissants, que la loi soit fréquemment l'arme des intérêts et la couverture de l'oppression? Sur l'hypocrisie d'un droit « de classe », Marx, si « démodé » paraît-il, n'a jamais été réfuté. Mais j'ai vu en Chine, sur les ruines fumantes et sanglantes de la Révolution Culturelle, ce que c'est qu'un État sans droit. Quand j'ai eu la naïveté de demander aux survivants quelle loi avait été invoquée pour les emprisonner, torturer ou déporter, ils ont ri : la Chine n'avait plus de codes depuis des années.

Mais de même qu'à l'époque des grandes purges et des procès, les staliniens des démocraties occidentales avaient la liberté d'expliquer à loisir que les libertés « formelles » sont

une balançoire bourgeoise, de même en France un contemporain de « l'État de droit » s'arroge le droit de mépriser le droit pendant qu'à Buenos Aires les « Folles de Mai », mères, épouses et sœurs de « disparus », demandent en vain à l'État militaire de leur dire ce qu'il a fait des kidnappés.

Et pendant que Réda nous lit quelques extraits de ce procès intenté au droit, dans les arbres noirs du jardin Gallimard, dehors, dans la nuit, on entend les deux notes d'une petite hulotte. Elle dit très peu de choses, mais elle les dit si juste qu'elle me console de l'homme, tellement intelligent, qui tient pour rien le droit, ce concept dépassé.

LE SOMMEIL
INQUIET

Le Haut-Bout, 13 janvier 1983

Même si les forces semblent me revenir, et parfois s'apaiser les douleurs qui m'aiguillonnent, je ne retrouve plus, depuis des mois, ce qui m'apparaît aujourd'hui, parce que j'en suis privé, une des bénédictions de la vie : l'endormissement dans la confiance, cet abandon sans questions au repos, le sommeil-vacance. Je glisse dans le sommeil sans me laisser glisser tout entier. Je m'éloigne de moi sans me perdre de vue. Je reste sur le qui-vive. Si le sommeil me *prenait*? Si je ne me réveillais pas? Si en mon absence (« *Je reviens de suite* ») mon corps me jouait d'autres tours?

Cristaux de givre sur la vitre, ce matin au réveil. Message chiffré, alphabet inconnu dont j'ignore le code, hiéroglyphes qu'aucun Champollion n'a traduits.

LE MATOU
DU CAIRE

Paris, 14 janvier 1983

Le spectacle hier soir était vraiment très mauvais, suintant l'ennui prétentieux de « l'avant-garde » la plus retardataire. Le seul beau moment de la soirée fut le don du hasard et du caprice félin : l'entrée sur le plateau, souverain et indifférent, d'un superbe chat tigré, qui a traversé les acteurs sans leur accorder un regard, ni aux spectateurs. Ce chat, dont le talent naturel écrasait ses camarades humains, m'a rappelé un autre chat d'heureuse rencontre. Dans ce garde-meubles des Pharaons qu'est le musée du Caire, dans ce poussiéreux et sublime bric-à-brac millénaire où sont entassés stèles, statues, momies, sarcophages, dieux, figurines funéraires, bijoux, barques d'Amon Ré, tablettes, papyrus, bas-reliefs et peintures, j'ai fait un matin une rencontre que je n'aurais sans doute pu faire dans des musées plus sages, plus solennels et plus « muséographiques ». À l'entrée de la salle où l'on a amoncelé pêle-mêle dans une vitrine deux ou trois cents de ces statuettes de chats en bronze, qui donc s'était faufilé, efflanqué, princier, silencieux, souverain ? Un matou vivant, oreilles altières, reins étroits, yeux de Grand Dédaigneux, un chat comme on en rencontre encore dans les bidonvilles de la Cité des morts du Caire, où les vivants misérables campent aujourd'hui parmi les tombes et les tas d'ordures. Les chats égyptiens n'ont pas changé depuis cinq mille ans : ce sont les fils de la déesse-chatte Bastet, dont les enfants humains aidèrent Cambyse à remporter sa victoire de ruse sur les armées de Pharaon. Chaque fantassin perse marchait à l'attaque en tenant dans ses bras un chat, décourageant ainsi les Égyptiens du risque, en visant un ennemi, de frapper un animal sacré. Le matou du Caire, le vrai chat de fourrure et d'électricité au pied de

CLAUDE ROY

La fleur du temps

1983-1987

Permis de séjour se terminait « bien ». *La fleur du temps* reprend le fil des jours de Claude Roy là où le précédent journal l'avait suspendu. Quel usage l'écrivain a-t-il fait de sa prolongation de visa ? Il a continué à porter sur la vie un regard qui rend artificielle la distinction entre journal intime et choses vues, entre « vie intérieure » et « vues sur l'extérieur ». Qu'il raconte un merveilleux voyage au Japon ou un nouveau et banal séjour à l'hôpital, qu'il analyse avec finesse les plaisirs de la nature, son travail de poète ou les épreuves de la douleur, qu'il relate une promenade en forêt d'Ile-de-France ou une flânerie sur le Bosphore, c'est toujours cet alliage rare d'une perspicacité compatissante et d'un humour bleu de nuit.

Son ami l'astronome Bernard Lyot disait de Claude Roy : « Il a une lunette d'approche dans le cœur. » C'est avec cet instrument de haute précision et avec un constant bonheur d'écriture qu'il observe ici ses amis, ses proches, les habitants des cités de la terre, les oiseaux du ciel, les sociétés humaines, les bêtes des forêts et les visiteurs dont lui fait don le hasard.

Traversée de poèmes comme une campagne est traversée de soleil ou de brume, *La fleur du temps* est constamment éclairée par ces maximes que Claude Roy préfère nommer plus modestement des *minimes*, à propos desquelles Marthe Robert écrivait dans *Le Puits de Babel* : « Les aphorismes de Claude Roy sont puisés au fond le plus authentique de la douleur et de la pensée, mais simples comme le sont toutes les choses vraiment profondes. Avoir le cœur triste et l'esprit gai, il me semble que dans ses aphorismes Claude Roy touche de près à cet idéal que seuls les plus grands, Lichtenberg ou Kafka, ont su vraiment réaliser. »

La fleur du temps, c'est le tour de Claude Roy en soixante mois, et une façon de vivre que condense une des *minimes* du livre : « Préférer toujours l'ombre à la proie, les lèvres à la coupe, l'ours à la peau de l'ours et les moyens aux fins. »



9 782070 712991



88-II

A 71299

ISBN 2-07-071299-0

110 FF tc